

Sur le complexe d'Œdipe chez le petit Hans : Freud et Lacan¹

Dans le jugement critique porté en manière de conclusion sur le cours de la phobie du Petit Hans, l'*épicrise* — tel est le terme d'origine médicale qu'utilise Freud —, il précise : « Par son attitude envers son père et sa mère, Hans confirme de la façon la plus éclatante et la plus sensible tout ce que j'ai dit dans *La Science du rêve* et *La Théorie sexuelle* sur les rapports des enfants avec les parents. Il est vraiment un petit Œdipe qui voudrait 'mettre de côté' son père, s'en débarrasser, afin d'être seul avec sa jolie maman, afin de coucher avec elle. »

L'Œdipe, sa découverte, ses premières formulations, se présente comme un nœud incestueux d'amour et de haine que l'ignorance abrite, « Nous vivons dans l'ignorance de ces désirs », dit Freud dans *La Science du rêve*.

À propos du vœu de Hans de « coucher avec sa jolie maman », Freud parle de l'importance du plaisir pris au contact cutané, plaisir qui est commun à nous tous, du fait, dit-il, de notre constitution. Notre constitution d'êtres tout nus, d'être « des animaux sans poils et sans plumes », comme Socrate en faisait la remarque dans *La République*. C'est aussi dans *La Science du rêve* que Freud rapporte le puissant attachement des enfants aux parents, qui prend le cours fatal que nous connaissons, à l'*Hilflosigkeit* native de l'être humain.

La reprise de cette observation, dans le deuxième — *La relation d'objet* — des trois séminaires où s'élabore le complexe d'Œdipe, articulé aux trois dimensions du père — I-S-R —, posées comme « fondamentales à la mise en place du complexe d'Œdipe et tout à la fois en passe seulement d'être dégagées », est occasion pour Lacan d'une reformulation de l'Œdipe qui n'est pas sans marquer un écart dans les interprétations, voire même un non-accord sur la façon d'apprécier l'issue de la crise œdipienne.

Il y a entre Freud et Lacan *une différence d'accent* : pour Freud, ce dont il s'agit par le complexe d'Œdipe, c'est de faire passer l'interdit de l'inceste. Pour Lacan, il s'agit de nous sortir de l'inceste. Freud ne dit pas cela, même si on peut le déduire de ce qu'il dit.

Pour Lacan, la mère est dans le coup, pour le meilleur et pour le pire. Le désir de la mère est fondamental. Freud innocente la mère, prend son parti ou plutôt celui du rôle qui lui est imparti par le destin².

¹ Intervention faite dans le cadre des Soirées du cardo le 22 mai 2002. Les citations concernant la phobie du petit Hans se réfèrent, d'une part, au texte de Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1954, p. 94, d'autre part, au séminaire de Lacan, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994.

² Voir *infra*, p. 57.

Enfin, il est impossible de dissocier la question du complexe d'Œdipe chez le petit Hans de celle de la phobie.

Pour Freud, la phobie est un symptôme : « Les phobies n'ont pas à être rangées au nombre des entités morbides indépendantes. Ce sont des symptômes pouvant appartenir à des névroses diverses. » Concernant le cas de Hans, Freud pense que la désignation d'hystérie d'angoisse est la plus adéquate. La phobie est un symptôme chargé de *fixer* l'angoisse liée aux principaux complexes qui ont pour cause les désirs inconscients formant la matière du complexe d'Œdipe.

Pour Lacan, la phobie est une construction signifiante, « un signifiant métaphorique » qui a une fonction de suppléance dans le complexe d'Œdipe, dans ce que le complexe d'Œdipe a pour fonction de symboliser, d'opérer et de résoudre.

*
* * *

Le petit Hans devient objet d'observation au moment où son intérêt se porte de façon exclusive, voire excessive, sur l'existence, la présence et l'absence, la taille de cet objet phallique qu'il était accoutumé à appeler le « fait-pipi ».

Freud dit de l'Œdipe qu'il est contemporain de la phase phallique, celle où l'enfant postule qu'il ne doit y avoir pour l'un et l'autre sexe qu'un seul organe sexuel, le phallus. Telle est l'organisation dite génitale.

Lacan, dans ce séminaire, reprend ce point de doctrine, de doctrine freudienne, et déplie ce qu'il en est à ce moment-là — à l'orée de l'Œdipe — de la relation complexe entre la mère et l'enfant, relation qui tourne autour de cet objet phallique imaginaire et de son progressif dévoilement. Il donnera le relevé détaillé du sol œdipien sur lequel vient s'implanter, tel « un autre cristal », le complexe d'Œdipe.

C'est ce postulat de l'universalité du phallus qui donne son fondement à l'image de la mère phallique. Il faut, pour le petit Hans, que sa mère ait un phallus ; ce qui ne veut pas dire pour autant que ce phallus soit pour lui quelque chose de réel. C'est d'ailleurs la première question qu'il pose à sa mère. Il lui demande si elle a un « fait-pipi ». Il passe sur ce qu'elle lui répond et dit : « J'ai seulement pensé... », puis il s'interrompt. Il se demande : l'a-t-elle ou ne l'a-t-elle pas ?

Ce phallus est partout. Il est celui de la mère, celui du grand cheval — le cheval est présent d'entrée de jeu — , celui du lion, c'est le sien aussi auquel il est capable de prendre grand plaisir et qu'il a grand plaisir à exhiber.

Il est partout et il est nulle part. C'est ce qui fait le charme de ce début de l'observation, mais c'est ce qui fait aussi que la situation ne peut en rester là, peut facilement se décompenser. Il s'agit, ce phallus, de savoir où il est vraiment

et qui peut en répondre. Du reste, le petit Hans cherche à savoir ce qu'il en est : par exemple, lorsqu'il se trouve pris dans une activité de comparaison généralisée dans laquelle le phallus devient une espèce d'objet absolu par rapport à quoi s'effectue une sorte de « mise à l'épreuve du réel ». Avec cet « objet », il est en possession d'une caractéristique essentielle pour différencier le vivant de l'inanimé : un chien et un cheval ont un « fait-pipi », une table et une chaise n'en ont pas. Il y a là quelque chose qui cherche, qui exige d'être situé.

Ce primat du phallus, Freud le découvre avant toute chose comme *un fait* qu'il inscrit côté enfant. Lacan met l'accent sur ce qu'il en est du désir du phallus de la mère elle-même.

La relation première de l'enfant à la mère est une relation d'amour. L'enfant a besoin de cet amour pour sa survie. Il s'agit pour lui de s'inclure dans la relation comme objet de l'amour de la mère, c'est-à-dire qu'il fasse l'expérience qu'il apporte à celle-ci le plaisir ; que sa présence commande, si peu que ce soit, la présence de celle qui lui est nécessaire. Le « être aimé » (*geliebt werden*) est fondamental pour l'enfant.

Mais à chercher à appréhender ce qu'il représente pour la mère, il se trouve devoir découvrir que quelque chose est désiré au-delà de lui-même, c'est-à-dire au-delà de l'objet de plaisir qu'il se ressent d'abord être lui-même pour sa mère et qu'il aspire à être. Dans la présence de la mère à lui-même, il n'est pas seul, il y a un autre terme en jeu, le phallus, cet objet au centre du désir de la mère.

C'est dans ce sens que Lacan interprète le premier rêve dont Hans fait le récit « aujourd'hui, comme je dormais, j'ai cru que j'étais à Gmunden avec Mariedl », et il reprend son père lorsque celui-ci rapporte ce rêve à la mère « non, pas avec Mariedl, mais *tout seul avec Mariedl* ». Lacan fait un sort à ce « tout seul avec Mariedl ». Avec Mariedl on peut être tout à fait seul, ne pas avoir comme avec la mère cette intruse qu'est la petite sœur, Anna. En réalité, avec la mère, il n'est jamais question d'être seul, même sans l'existence d'une petite Anna. C'est ce qui donne son pathétique à la plainte souvent exprimée par les patients de n'avoir pas été, de n'être pas aimés pour eux-mêmes.

Cet objet du désir maternel, en tiers entre la mère et l'enfant, objet dont elle manque, il s'agira alors de le lui offrir en prenant des positions diverses : en s'identifiant à la mère, ce que fait Hans lorsqu'il adopte les enfants avec lesquels il jouait à Gmunden et en fait « ses enfants », « ses petites filles » imaginaires auxquelles il fait tout ce qu'on peut faire aux enfants ; ou en s'identifiant au phallus ; ou encore en se présentant à la mère comme porteur de phallus. C'est l'enjeu des scènes de séduction du garçon, dont Lacan indique qu'il ne faut jamais oublier qu'elles sont à mettre en relation avec l'expérience de l'insuffisance profonde où le petit garçon peut se sentir, engagé qu'il est à donner ce dont la mère manque et dont il manque lui-même.

En somme, pour retracer les caractéristiques de la relation pré-œdipienne à la mère, Lacan se réfère à ce qu'énonce Freud concernant la servalité féminine : pour la femme, l'enfant est le substitut, la compensation de son manque phallique, et il en fait la stricte application ici, dans la relation de la mère à l'enfant.

Ainsi se pose la question de savoir, car ce n'est pas la même chose, si pour la mère l'enfant est la métaphore de son amour pour le père ou s'il est la métonymie de son désir de phallus. Sa réponse est que le petit Hans est pour sa mère un objet métonymique. Tout indique que son enfant lui est, dit-il, « un appendice indispensable » : elle le laisse venir avec elle dans les toilettes, elle l'admet tous les matins dans son lit, en dépit des réserves expresses du père. Cela ne veut pas dire qu'elle ait pour autant de la considération pour le phallus de l'enfant. « C'est une cochonnerie », lui dit-elle un matin qu'il lui demandait, tandis qu'elle le séchait et le poudrait, pourquoi elle n'y mettait pas le doigt.

Ce n'est pas en tant que phallophore que l'enfant est pris comme une métonymie du désir de la mère, c'est en tant que totalité. C'est ce qui fait le fondement de cette passivation primordiale liée à la situation où se trouve l'enfant d'être l'objet de sa mère, situation grosse d'angoisse.

Le point commun à ces différents aspects de la relation pré-œdipienne, c'est leur caractère imaginaire, insoluble et susceptible de laisser l'enfant être la proie de l'angoisse.

L'angoisse, c'est par là que les choses commencent à aller mal pour le petit Hans. L'angoisse dont Freud dit qu'il faut la distinguer de la phobie : l'angoisse est sans objet, la phobie fournit un objet qui fait peur, sur fond d'angoisse. La peur est quelque chose de nommable.

Qu'est-ce qui déclenche l'angoisse de Hans au début de l'observation ? C'est, dit Freud, que la tendresse de l'enfant pour sa mère s'est accrue immensément et il se trouve justement dans une lutte pour s'en débarrasser. Il rêve qu'il perd sa mère. Rêve de refoulement, interprète Freud. Le père, du reste, pense que la mère est responsable de l'éclosion de la névrose de l'enfant par sa tendresse excessive, par son trop fréquent empressement à le prendre dans son lit.

La position de Freud sera plutôt d'*innocenter la mère*. « Il me faut, écrit-il, prendre son parti [...] elle joue un rôle prescrit par le destin et elle a une position difficile. » La mère a une position difficile parce qu'elle est l'inévitable initiatrice de l'érotisme de l'enfant, par les soins qu'elle lui prodigue, et celle qui peu ou prou le repousse.

La naissance d'Anna, la petite sœur, était pour beaucoup dans l'intensification de la tendresse de Hans pour sa mère. Lacan, quant à lui, donne à l'événement de cette naissance un poids plus radical. Hans « se sent tout d'un coup comme quelque chose qui peut être mis complètement hors jeu ». Le « être aimé » est fondamental, mais dans la relation avec la mère, ce fondamental peut se dérober. Y'a plus d'amour.

Mais surtout, Lacan accentue différemment les choses. La cause du déclenchement de l'angoisse, c'est, dans cette relation entre la mère et l'enfant où le phallus est l'objet imaginaire prévalent, l'entrée en scène du pénis réel, de son excitation turgescente à laquelle rien ne prépare le garçon. Ce qui est là en question, c'est le difficile problème de l'orgasme dans la masturbation infantile. Lacan évoque le témoignage de certains sujets sur le caractère d'« invasion déchirante », d'« irruption chavirante » qu'a présenté pour eux cette expérience. Et il indique que le fameux *Krawall*, le charivari avec les jambes que le petit Hans compte au nombre de ses jeux, pourrait être en rapport avec cette expérience.

Quoi qu'il en soit, la nouveauté de l'excitation du pénis réel est un élément difficile à intégrer. Une des fonctions de l'Œdipe est d'en permettre l'intégration par la voie de l'identification au père. L'appréciation de Lacan sera qu'à l'issue de la phobie, « le pénis réel trouve à se loger d'une façon suffisante pour que le petit Hans puisse poursuivre sa vie sans angoisse » — « suffisante », ce qui, ajoute-t-il, ne veut pas dire « complètement satisfaisante ».

La première forme que prend la phobie du petit Hans, c'est « la peur que les chevaux ne le mordent ».

« Être mordu par le cheval » est, dit Freud, le substitut obtenu par déformation du contenu « être châtré par le père ». C'est à proprement parler ce contenu, « être châtré par le père », qui a subi le refoulement, mais c'est bien de cela dont il s'agit, de la menace de castration par le père, du fait des désirs hostiles que le petit Hans nourrissait à son endroit.

L'interprétation de Lacan est autre. Il situe les choses par rapport à la mère. La privation de la mère (la privation du pénis réel) implique pour l'enfant la possibilité de la dévoration et de la morsure. La mère, c'est cette grande bouche de crocodile qui vous menace d'engloutissement. C'est cette menace que le père, comme phallophore, tempère.

Et Lacan ajoute quelque chose qui fait se retourner comme un gant tout son propos : d'une certaine façon, dit-il, il faut que le petit Hans soit mangé et mordu ; cela correspond à une revalorisation de ce pénis tenu pour rien par la mère (« c'est une cochonnerie »). « La morsure, dit-il, est un signifiant à deux faces [...] Tel est le sens véritable de *l'ambivalence*. »

Une autre forme de la phobie a pour objet les voitures à chevaux. Lacan subsume les différents moments de la peur de Hans par rapport aux voitures à chevaux sous ce qu'il nomme « l'angoissante solidarité avec la mère ». Par exemple, le 5 avril, Hans dit qu'une chose qu'il aimerait follement, ce serait de grimper sur la voiture où il a vu les gamins jouer avec les sacs et les colis, mais il a peur que les chevaux ne se mettent en marche. Le père demande : « Pourquoi as-tu peur ? Serait-ce parce que tu ne pourrais pas revenir ? — Pas du tout, dit le petit Hans, *je peux toujours revenir* ». C'est cela qui l'angoisse, de savoir très bien qu'il reviendra toujours, que « quoi qu'on fasse, on ne peut pas en sortir ». C'est là « toute l'ambiguïté de la phobie », de ce qui est désiré et de

ce qui est craint. Avec l'ambiguïté, on est dans l'ordre de la réversibilité. C'est au retournement qu'obéit l'ambivalence.

C'est la même solidarité avec la mère qui fait craindre à Hans, au moment où il commence à comprendre que sa mère peut lui manquer, « d'être emmené avec elle Dieu sait où ». Pour autant qu'il est solidaire avec la mère, il ne sait plus où il est. C'est ce lien qui doit être autrement noué. C'est cela que doit opérer le passage au père en quoi consiste le complexe d'Œdipe.

Lors de la consultation chez Freud, celui-ci énonce à Hans le schéma de l'Œdipe « tout cru », de cette place singulière qui est la sienne, puisqu'il en est l'inventeur. Il le lui prophétise sous forme d'« un véritable mythe des origines » : « Bien avant qu'il ne vînt au monde, j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père et je l'avais annoncé à son père. »

Hans ne manque pas d'accuser le coup en entendant cette parole proférée d'une position « que j'aimerais, dit Lacan, appeler divine » : « Il faut que le Professeur parle avec le bon Dieu pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance. »

Cette remarque de l'enfant est l'occasion pour Lacan de distinguer dans la personne même de Freud deux des trois dimensions de la fonction paternelle dégagées l'année précédente. Freud est, dit-il, en position de père symbolique, de témoin suprême, de celui à qui le père de Hans s'adresse, se réfère, et qui est le témoin de sa vérité ; il occupe « la place de l'instance supérieure », « du père supérieur », mais, ajoute-t-il, « la position du père symbolique telle que je vous l'ai repérée dans l'articulation symbolique, reste voilée ». Le père symbolique est « une nécessité de la construction symbolique [...] il n'est rejoint que par une construction mythique. Il n'est nulle part représenté ». Se poser comme le fait Freud comme le maître absolu relève non pas du père symbolique, mais de la dimension imaginaire du père. Freud n'est pas dupe de ce qu'il nomme lui-même à ce moment « sa vantardise enjouée ».

Du père symbolique Lacan dit encore qu'« il est nécessaire à ce sevrage plus essentiel que le sevrage primitif, par quoi l'enfant sort de son pur et simple couplage avec la toute-puissance maternelle. Le nom du père est essentiel à toute articulation de langage humain ». Cette nécessaire sortie du couplage avec la toute-puissance maternelle, qui est pour Lacan le sens de l'Œdipe, n'est pas énoncée comme telle par Freud, même si elle peut se déduire de l'élaboration qu'il en donne. De la communication faite à Hans lors de la consultation, Freud dit qu'« on ne pouvait s'attendre à ce qu'elle eût délivré le petit patient d'un seul coup de son angoisse, mais il devint visible que la possibilité lui était maintenant donnée de mettre à jour ses productions inconscientes et de procéder à la liquidation de sa phobie ». L'intervention de Freud rend possible la prise de conscience par Hans de ses désirs hostiles contre son père et ainsi du juste sens de sa peur des chevaux : « Le cheval devait être son père dont il avait de bonnes raisons intérieures d'avoir peur. » Reconnaître

qu'il avait « de bonnes raisons d'avoir peur du père », c'est reconnaître la loi du père, la loi de l'interdit de l'inceste. La voie est ouverte à la résolution de la phobie.

Lacan interprète autrement l'effet et l'efficace de la communication du schéma œdipien. Le petit Hans commence, dit-il, à réaliser que le père n'est justement pas ce que Freud lui a dit qu'il était dans le mythe, et il le dit à son père : « Pourquoi m'as-tu dit que j'aime maman et que c'est pour ça que j'ai peur, alors que c'est toi que j'aime ? » S'il faut qu'il haïsse le père, alors les choses ne collent pas du tout.

Le lendemain de la consultation, il vient trouver son père parce qu'il a peur, quand celui-ci n'est pas là, « qu'il ne revienne pas ». Hans a peur de l'absence du père, ce qu'il faut entendre comme dans l'anorexie mentale. Il faut entendre non pas que l'enfant ne mange pas, mais qu'il mange *rien*. Ce n'est pas rien de pouvoir repérer par rapport au mythe la place d'une absence. Le petit Hans n'a ainsi pas affaire à l'absence du père tout court, au vivre de l'absence, mais à une absence qui est là et qu'il commence à symboliser. Freud distingue deux angoisses : l'angoisse autour du père, *um den Vater*, et l'angoisse devant le père, *vor dem Vater*. Lacan reprend et commente cette distinction : « L'angoisse *autour* de la place vide, creuse que représente le père dans la configuration du petit Hans cherche son support dans la phobie, dans l'angoisse *devant* la figure du cheval. Ne serait-ce que la supposition d'une angoisse devant le père — angoisse de sa colère, angoisse de castration —, cela suffit à décharger l'angoisse autour de la fonction du père. Hans peut enfin avoir une angoisse devant quelque chose. »

Dans sa reprise de l'observation, Lacan avance un élément nouveau qu'il désigne du terme de *carence du père réel*. Cette question de la carence du père réel, de l'agent de la castration, est une question délicate, difficile, parce qu'il est difficile d'éviter le glissement dans l'imaginaire, le glissement de la « carence » à « l'insuffisance » dont le développement sur la mère phallique a montré le caractère imaginaire irréductible. En un unique passage de ce séminaire, Lacan a un point de vue critique par rapport à ce terme de « carence ». Il s'agit de ce qu'il appelle « le curieux mode de présence » du père de Hans qu'il met en relation avec le *degré* de carence paternelle. Il nous met — se met — en garde et pose la question : « Faut-il nous reposer sur ces caractères soi-disant réels et concrets dont il est si difficile d'avoir le fin mot ? Car qu'est-ce que cela signifie exactement que le père réel est plus ou moins carent ? » N'oublions pas que c'est Lacan lui-même, et dans ce séminaire et à propos de l'Œdipe, qui rappelle ces vérités salubres : « Regardons-y de plus près. Si tant est que pour chaque homme l'accession à la position paternelle est une quête — tout homme a affaire à la question : qu'est-ce que le père ? —, il n'est pas impensable de se dire que, finalement, jamais personne ne l'a vraiment été complètement. » Énoncé en apparente contradiction avec cet autre : « Ce qui est caractéristique dans cette observation [...], c'est que malgré tout l'amour du

père, toute sa gentillesse, toute son intelligence grâce à laquelle nous avons l'observation, il n'y a pas de père réel.» Cela nous amène déjà à distinguer : le père réel n'est pas le père de la réalité ou plutôt sa stricte équivalence. On s'orientera valablement en prenant les choses dans les termes de l'intervention du père réel *dans* le complexe d'Œdipe. Une carence du père réel y est repérable dans ce que Lacan pointe comme étant en défaut pour le petit Hans lorsqu'il interpelle son père et lui dit en le sommant : « Tu es en colère, c'est vrai, *tu dois l'être* ». Son père se récrie : « Pourquoi crois-tu donc que je t'en veuille ? T'ai-je jamais grondé ? » Et l'enfant met en scène l'affrontement désiré et inexistant : « Oh oui ! tu m'as battu. »

Le père s'obstine à ne pas entendre qu'il doit être vrai qu'il l'ait battu, qu'il doit être une vraie menace pour son fils. Le fondement de l'angoisse, c'est cette carence du père castrateur.

Freud assigne comme cause de l'angoisse supportée par la phobie de Hans, l'angoisse du père castrateur. Ici, les interprétations entre Freud et Lacan divergent du tout au tout. Pour Freud, le dernier fantasme, celui de l'installateur, signe l'assomption du complexe de castration. Le petit Hans a son titre en poche. Lacan remarque que pour ce qui est de recevoir un plus grand fait-pipi, cela justement manque au texte du fantasme. C'est le père qui poursuit et complète ce que l'enfant est en train de dire. Rien n'indique que le petit Hans ait en fin de compte accompli le parcours du complexe de castration.

Une même divergence entre Freud et Lacan porte sur l'appréciation de l'issue de l'Œdipe dans ce cas. Dans un dernier dialogue, Hans dit : « Maintenant je suis le papa ». Le père : « Et qui est la maman de tes enfants ? » Hans : « Eh bien ! maman, et toi tu es le grand-père. » Freud conclut : « Tout finit bien. Le petit Œdipe a trouvé une solution plus heureuse que celle prescrite par le destin. Au lieu de tuer son père, il lui accorde le même bonheur qu'il réclame pour lui-même ; il le promet grand-père et le marie à sa propre mère. »

Lacan est plus réservé quant à l'issue « heureuse ». Il remarque que le tiers qu'il n'a pas trouvé chez son père, il le trouve chez sa grand-mère. À la fin, la mère est dédoublée. On a affaire à une sorte de lignée matriarcale. C'est en tant que derrière la mère il s'en adjoint une seconde que le petit Hans s'instaure, lui, dans une paternité, mais une paternité imaginaire. Le petit Hans désire avoir des enfants, mais des enfants de son esprit, de son rêve. Il aura des enfants structurés à la mode du phallus maternel, dont il fera en fin de compte l'objet de son propre désir. La résolution de la situation est, selon Lacan, une identification au désir maternel. Il est passé par une autre voie que celle du complexe de castration qui se résout par une identification au père, instauratrice du surmoi.

Freud note en manière d'épilogue que lorsque des années plus tard, le « petit Hans » vient rendre visite au Professeur, il a de ce moment de son enfance, de sa phobie, du soin avec lequel il fut traité, « tout oublié ». Ce n'est pas tant qu'il *a* oublié, conclut Lacan, qu'il *s'est* oublié. Il s'est oublié comme objet imaginaire de l'autre.